



**Jean Rouaud**, une façon d'écrire, une façon de chanter *Page F 4*



Des suggestions d'essais pour l'été de Louis Cornellier *Page F 6*

# LECTURES D'ÉTÉ

CAHIER F > LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 JUIN 2012

## Présence de Saint-Denys Garneau

100<sup>e</sup> anniversaire de l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace*

CATHERINE LALONDE

**I**l n'a publié qu'un petit recueil d'une trentaine de poèmes, édité à compte d'auteur en 1937 grâce à l'argent de famille de sa mère. Pourtant, *Regards et jeux dans l'espace*, d'Hector de Saint-Denys Garneau, est l'un des livres québécois dont l'influence, au 100<sup>e</sup> anniversaire de naissance de l'auteur, le 13 juin, reste palpable.

«Je marche à côté d'une joie / D'une joie qui n'est pas à moi / D'une joie à moi que je ne puis pas prendre // Je marche à côté de moi en joie / J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi / Mais je ne puis changer de place sur le trottoir / Je ne puis pas mettre mes pieds dans ces pas-là et dire voilà c'est moi.»

Selon Michel Biron, professeur de littérature à l'Université McGill, Saint-Denys Garneau est «l'un des poètes les plus étudiés, à mon avis le plus influent de tous les poètes québécois». Plus que Nelligan? «Ah, Nelligan, c'est le grand mythe. La figure du poète romantique maudit, incompris, génial, fou, enfermé. Son aura sort du milieu littéraire: on en a fait un film, un opéra... Alors que chez Saint-Denys Garneau, ce sont les textes qui font encore écho. Il n'écrit comme personne avant lui, il arrive avec ses vers libres; à l'époque, on ne sait pas trop à quoi le raccrocher. Plusieurs disent qu'il est le premier poète de la modernité au Québec. Alors que Nelligan a imité les poètes français au point d'en devenir original, Garneau a une voix singulière. Il a écrit peu, mais a influencé une gé-

nération, même s'il ne résonne pas hors Québec encore.»

Né le 13 juin 1912 d'un père comptable et d'une mère presque noble à l'avenir assuré, il grandit au manoir familial de Sainte-Catherine-de-Fossambault, au bord de la rivière Jacques-Cartier. Saint-Denys Garneau commence très jeune à écrire. Son journal intime débute dès 1927. «On lui diagnostique au début des années 1930 une lésion car-

diacque, rappelle Michel Biron. Dans la vingtaine, Garneau a une forte conscience de la maladie et de la mort. Il ne peut étudier avec les autres, il est toujours malade et n'arrive jamais à terminer un an d'école.» Cette conscience imprègne certains textes. «Il y a certainement quelqu'un qui se meurt, écrit-il. J'avais décidé de ne pas y prendre garde et de laisser tomber le cadavre en chemin / Mais c'est l'avance maintenant qui manque et c'est moi / Le mourant qui s'ajuste à moi.»

Garneau parviendra tout de même à faire ses beaux-arts à Montréal, où il rencontre Jean-Paul Lemieux et Paul-Émile Borduas. Il peint, photographie, publie en revue, écrit l'essentiel de ses poèmes entre 1935 et 1937, jusqu'à la sortie de *Regards et jeux dans l'espace*. Quelques semaines plus tard, le poète va lui-même récupérer les exemplaires en librairie et les soustrait définitivement au marché. «Il se retire ensuite. Il a un refus de sa propre poésie, se demande si elle est sincère, vraie, si ces poèmes ont une valeur, s'il n'est pas à jouer aux poètes, à prendre une posture. Il ne parle pas seulement de valeur littéraire. Il cherche aussi une

«Plusieurs disent qu'il est le premier poète de la modernité au Québec»



ILLUSTRATION TIFFET

valeur spirituelle: est-ce que ma poésie aide à mieux être? Le texte pour lui doit être entier. Tout ou rien. «Pour lui, la poésie n'est ni une technique, ni une mondanité, mais l'absolu de l'être.»

Pourtant, Garneau a été encouragé. Cousin d'Anne Hébert, ami d'André Laurendeau, il a de la culture, une forte ambition. On lui dit qu'il a du talent. Est-il trop seul? «Il ne se reconnaît en personne d'autre», poursuit le spécialiste en littérature québécoise. Il parle dans son journal d'Alfred DesRochers, encore alors aux sonnets. Baudelaire l'inspire, plus pour ses préoccupations morales sur le mal et Satan que pour l'esthétique. Garneau nomme surtout des romanciers: les Russes, surtout Dostoïevski, Ramuz. Il mentionne Catherine Mansfield.

«Selon moi, ses vraies influences ne sont pas celles dont il parle le plus, poursuit le spécialiste. Je crois voir des poètes qu'il a un peu imités, des surréalistes

de la marge: Pierre Reverdy — si on regarde sur la page, ça ressemble à la disposition graphique de Garneau — ou Jules Supervielle. Claudel n'est pas très loin, même si Garneau le trouve trop absolutiste.»

Est-ce la critique, lapidaire, de Claude-Henri Grignon qui le fait déchanter? Sous le pseudonyme de Valdombre, le pamphlétaire et auteur d'*Un homme et son péché* règle peut-être ses comptes avec un Garneau qui l'a déjà critiqué. Est-ce son voyage en Europe, initiation alors obligée pour les intellectuels? Prévu durer un an, Garneau, là-bas, ne quittera à peu près pas sa chambre avant de revenir trois semaines plus tard. 1937 semble l'année de tous ses désenchantements. Le poète, de là, se retirera peu à peu, comme il a retiré ses livres, cessera ensuite même son journal, ensauvagé, jusqu'à sa mort, à 31 ans, en 1943.

«On dirait que la poésie qué-

bécoise est hantée par le non-poème, poursuit Michel Biron. On le voit chez Crémazie, Nelligan, Garneau, Miron. Ça ne va pas de soi. L'écriture, surtout à cette époque, est une bizarrerie. Comme si le poème, ici, ne voulait pas simplement avoir lieu. Comme s'il lui fallait une justification.» Étrange que ces poètes qui résistent à la poésie soient nos plus grands, ceux dans lesquels on se reconnaît.

En fouinant dans les archives, Michel Biron a trouvé 33 lettres inédites adressées à Claude Hurtubise. «Ça m'a surpris, parce que Claude Hurtubise, Jean Le Moyné et Robert Élie ont publié les lettres de Garneau à ses amis, dans les années 1960, avec un avertissement disant

« Pour lui, la poésie n'est ni une technique, ni une mondanité, mais l'absolu de l'être »

VOIR PAGE F 2 : GARNEAU



De nouvelles règles pour le parc humain

Alain Roy  
Isabelle Daunais  
Carl Bergeron  
Marc Chevrier

Disponible en kiosque et en librairie  
Abonnez-vous sur [www.inconvenient.ca](http://www.inconvenient.ca)

**l'Inconvenient no 49**

Aussi dans ce numéro

Olivier Maillart  
Nicolas Bourdon  
David Dorais  
Gilles Marcotte  
Geneviève Letarte

## LECTURES D'ÉTÉ

## Des nouvelles de France Boisvert

SUZANNE GIGUÈRE

«*Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige!*» S'inspirant d'une citation de Pascal, France Boisvert montre comment, dans nos sociétés bien lisses, des personnes raisonnables et respectables s'abritent derrière le paravent des apparences pour se mentir à elles-mêmes. D'une nouvelle à l'autre, chaque personnage se retrouve nu et sa vraie nature se révèle. C'est féroce comme il faut, ni trop peu ni en excès. La juste dose.

Sous le signe de la cogitation et de la rigolade, les vingt nouvelles traitent des destinées d'hommes et de femmes aux contours familiers qui sont confrontés à un moment de leur histoire où leur vie bascule. Sous le vernis de la culture, les craquelures se font jour, la véritable condition humaine apparaît. «*La nature humaine est infinie et changeante dans ses manifestations. Il y a des gens cuirassés qui ne ressentent rien, et d'autres qui sursautent à la moindre peccadille. Il y a aussi les écorchés vifs, les lents qui procrastinent, les histrioniques cherchant à se faire bien voir, les hypocrites qui manigancent, les pimbeches roucoulandes, les colonels d'opérette poussant de lyriques envolées et les obsessionnels compulsifs qui vérifient cent fois s'ils ont bien fermé leur porte à clé.*» (*French culture in America*)

Les comportements des uns et des autres sont décortiqués et analysés avec une joyeuse ironie. L'auteure fait la démonstration subtile que la tyrannie des apparences, en sa transposition culturelle, conduit à un alignement par le bas. Ses personnages, engagés dans un processus de déculpation de manière irréversible... Le champ de ruines est immense. Maintenant un rythme d'écriture prompt du début à la fin, la romancière, nouvelliste et poète France Boisvert s'exprime en réparties vives, souvent colorées, à la plume facile et la plume alerte, un amour pour le mot juste et le juste sens des mots. Dans le vent vert de juin, les nouvelles d'*Un vernis de culture* se lisent et se savourent comme «*un gelato al limon*».

Collaboratrice  
Le Devoir

## UN VERNIS DE CULTURE

France Boisvert  
Éditions de La Grenouillère, coll. «Migrations»  
Saint-Sauveur-des-Monts, 2012, 222 pages

## La fin de l'influence classique ?

Selon des mathématiciens, le style des écrivains est de moins en moins influencé par celui de leurs prédécesseurs

RAPHAËL DALLAIRE FERLAND

La plume des modernes s'est émancipée de celle des anciens, proclament des mathématiciens états-unien. Plus on avance dans le temps, plus le style des écrivains est influencé par leurs contemporains plutôt que par les canons littéraires. C'est le résultat de l'étude *Quantitative Patterns of Stylistic Influence in the Evolution of Literature*, dirigée par le professeur Daniel Rockmore du Dartmouth College aux États-Unis, publiée dans *The Proceedings of the National Academy of Sciences*. Ce travail est présenté comme «*la première étude stylométrique temporelle à grande échelle de la littérature*».

En ratissant 7763 œuvres écrites depuis l'an 1550, les mathématiciens ont observé l'évolution des styles littéraires de 537 auteurs en se basant sur l'utilisation de 307 mots réputés «*sans contenu*», par exemple: *partout, feu, donner, est, notre, rien*. Il s'agit d'un exercice de stylométrie — l'étude des *patterns* linguistiques dans les textes — dont on se réclame profusément dans l'éternel combat sur la paternité des œuvres de Shakespeare.

Rockmore et son équipe ont ainsi observé l'existence de «*connexions stylistiques entre auteurs qui, bien qu'ils reflètent généralement le «style d'une époque», montrent aussi un groupement basé sur la similarité thématique.*» Autrement dit, des auteurs qui se côtoient et qui travaillent dans le même contexte partagent des traits de plume semblables. Si cette conclusion paraît évidente, elle offre aux courants littéraires — une notion bien malléable et une source de débats sulfureux chez les critiques — des fondements quantitatifs et empiriques.

On peut ainsi isoler des noyaux statistiques chez les dramaturges de la Renaissance anglaise (William Shakespeare, Christopher Marlowe), ou encore chez les naturalistes, philosophes et penseurs sociaux contemporains (Charles Darwin, Bertrand Russell). Plus on se rapproche de 1952 — année butoir des écrits à l'étude, droit d'auteur oblige —, plus les auteurs rompent avec ceux d'une époque précédente. La rapidité des ruptures s'avère évidente.

De fervents défenseurs des lettres s'enflamment déjà sur les blogues et les journaux cultu-



LEON NEAL AFP

Les œuvres de William Shakespeare sont au nombre des écrits qui font partie de l'étude du professeur Daniel Rockmore.

rels, criblant les scientifiques de critiques pour avoir soi-disant annoncé le rejet unanime de notre héritage littéraire. Pourtant, aucun des mathématiciens n'a prétendu que les modernes étaient parfaitement déconnectés de trois millénaires de littérature, ni que l'absence d'influence dans le style est l'égal d'une absence d'influence tout court.

Ce que leurs chiffres suggèrent, c'est que le langage se transforme plus vite qu'autrefois. «*Si l'on accepte que le style d'écriture est significativement relié au langage parlé, alors on peut retrouver le lien avec l'évolution rapide de cette forme de communication.*», dit Daniel Rockmore.

Le téléphone et la radio situaient l'époque des grandes guerres en pleine ère des communications. On traverse aujourd'hui l'ère Internet. Malgré l'absence de données statistiques pour la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle, il est possible de supposer que la tendance cernée par Rockmore et son équipe se poursuit encore.

Plutôt qu'une invasion massive de la science en terre littéraire, on a affaire ici à une humble incursion de méthodes statistiques qui se voudraient l'outil — et non le tombeau — de la linguistique et de la critique littéraire.

Le Devoir

Guérin éditeur vous propose ses  
**coups de cœur**  
pour vos lectures d'été.

ePUB

 <b>TÉTALOGIE DE Michel David†</b> SAGA ROMANESQUE EN QUATRE TOMES	 <b>À LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE...</b> Guy Marchessault SAGA HISTORIQUE EN QUATRE TOMES	 <b>LA CROIX DE LUCIFER</b> Dany Desjean ŒUVRE FANTASTIQUE EN TROIS TOMES	 <b>LOUIS HÉMON traqué par son destin</b> Bernard Courteau ESSAI
 <b>VIVRE À L'ANNÉE À BORD D'UN VOILIER sur le fleuve Saint-Laurent</b> Richard Mignault RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE	 <b>CES BEAUX GARS À L'ŒIL BRUN DONT RÉVAIT NELLIGAN</b> Bernard Courteau ESSAI	 <b>LES PASSAGERS PERDUS</b> Stéphane Bellat ROMAN	 <b>LE MAL QUI FAIT DU BIEN</b> Hélène Paraire ROMAN 18 ans et plus

514 842-3481

www.guerin-editeur.qc.ca

Les enfants de Molly  
Une saga familiale bouleversante

À DÉCOUVRIR CET ÉTÉ

Edna Arseneault-McGrath

Ray, le fils de Molly

Roman

Ray, le fils de Molly tome 2  
480 pages • 29,95 \$

La fille de Molly, tome 1  
494 pages • 29,95 \$

75 ans FIDES

Gaspard<sup>INC</sup>  
LE TOUT NOUVEAU SERVICE D'ANALYSE DE VENTES DU LIVRE FRANCOPHONE!

Vous cherchez...

Des palmarès inédits dans plus de 20 catégories?  
Des statistiques hebdomadaires, mensuelles, annuelles?  
Des analyses sur mesure?

Gaspard est pour vous !



POUR EN SAVOIR PLUS,  
COMMUNIQUEZ AVEC NOUS  
SANS TARDER.

BTLF

www.btlf.qc.ca  
www.gaspardlivres.com  
514 288-0991

## GARNEAU

SUITE DE LA PAGE F 1

qu'ils y mettaient tout.» Pour le professeur, ces missives semblent tenir de l'oubli volontaire plus que du document égaré. «*Ce sont des lettres étonnantes, qui n'ont pas la même envergure intellectuelle que celles qu'on connaît, révélatrices d'un Garneau cabotin, facétieux, qui fait des blagues, qui engueule Hurlubise de ne pas accompagner ses amis à la trappe d'Oka. Il s'y montre plus humain, plus gars, plus cru, et s'y amuse avec le langage.*» Elles seront éventuellement publiées, dans une nouvelle édition des lettres, colligées avec Giselle Huot.

Quelle pertinence de relire, aujourd'hui, Saint-Denys Garneau? Michel Biron sourit. «*La modernité ne s'use pas si vite. Un bon texte reste vivant même si l'époque change. La dimension religieuse et la préoccupation spirituelle de Garneau l'ont éloigné de ses lecteurs des années 1960. Peut-être qu'on accepte plus facilement cette dimension maintenant. Sa poésie est très actuelle. Et sa filiation, solide.*»

Jacques Brault, Hélène Dorion et Tania Langlais seraient de ses descendants. Pierre Nepveu, comme essayiste, selon Biron. L'influence est avouée chez la romancière Marie-Hélène Poitras, qui a connu «*un gros kick littéraire*» pour le poète. Et encore. «*C'est le meilleur signe pour mesurer l'importance d'un écrivain: quand d'autres écrivains s'en réclament*», conclut Michel Biron.

Le Devoir

## JOURNAL (1929 — 1939)

Hector de Saint-Denys Garneau  
Nota Bene  
Québec, 2012, 616 pages

## Vieux papiers

Affiches, brochures, correspondances et autres documents anciens seront mis en vente lors du 19<sup>e</sup> Salon de la carte postale et du vieux papier présenté le 16 juin au collège Jean-de-Brébeuf à Montréal, situé au 3200 de la Côte-Sainte-Catherine à Montréal. Cette foire organisée par le Club des cartophiles québécois se tient de 9 h 30 à 16 h. Pour plus d'information: [www.cartespostalesquebec.com](http://www.cartespostalesquebec.com) — Le Devoir

## LECTURES D'ÉTÉ

## L'été québécois à lire (prise 2)



DANIELLE LAURIN

Il y a ceux qui parlent d'amour. Et ceux qui nous invitent à sortir de la ville. On les a passés en revue la semaine dernière. Mais d'autres romans parus au Québec depuis le début de l'année pourraient faire votre été. Tout dépend de ce que vous recherchez...

Pour se connecter avec le reste de l'humanité: *Le jeune homme sans avenir* (Boréal), de **Marie-Claire Blais**. On se croirait en plein printemps érable, d'une certaine façon. Je veux dire: on imagine très bien les personnages qui défilent dans ce roman en train de taper sur des casseroles dans la rue.

Ils sont jeunes, vieux, ou entre deux âges. Ils ont la peau pâle ou foncée. Ils sont en moyens, dans la norme, ou sans le sou. Chacun son histoire. Il y a cet écrivain en vue, ce musicien prodige contraint à quêter, cette serveuse ordinaire, ces travestis de la nuit, ces passants anonymes, ces enfants qui ne veulent rien manquer...

Ils vivent dans des univers séparés. Mais dans le même monde injuste. Sur la même planète en péril. Dans la même

société dominée par le prêt-à-penser et le pouvoir de l'argent. Leurs voix s'entremêlent, pleines d'indignation, de révolte, d'inquiétude.

Toutes sortes de questions fondamentales sont posées, sur le sort de l'humanité. Mais la question de fond qui hante ce roman vaste comme le monde est la suivante: quel avenir pour nos jeunes?

Pour un voyage au pays de l'enfance et dans le Québec d'hier: *L'enfance d'un lac* (Les Herbes rouges), de **Pauline Harvey**. Une femme mûre revisite sa jeunesse. De sa petite enfance jusqu'à la fin de l'adolescence, essentiellement. Même si on sait que plus tard elle deviendra écrivaine. Elle regarde celle qu'elle a été, sans la juger. Avec tendresse, nostalgie. Mais sans enflure non plus, sans autocongratulation.

C'est ce regard-là, celui que pose aujourd'hui la narratrice sur la petite fille d'hier, amoureuse des livres et de la nature, pleine d'imagination, pleine de doutes, de questions, qui fait l'essentiel du livre. En toile de fond: la Révolution tranquille et le Québec en pleine mutation.

Pour un voyage au pays de l'écriture et de la démesure: *Attraper un dindon sauvage au lasso* (éditions Trois-Pistoles),

de **Michel Vézina**. Ce n'est pas un roman, d'accord. Mais c'est tout comme. C'est l'auteur d'*Asphalte et vodka* qui raconte comment il est devenu écrivain. Et à quel point il a mis du temps avant d'y arriver.

Il en a mis du temps avant de comprendre. Avant de s'atteler vraiment. Avant de faire exploser les mots sur la page. Quitte à tomber dans l'excès. Mais pas de fulgurance sans excès, n'est-ce pas?

Il en a mis du temps avant de venir à bout d'un livre. Tant il était occupé à s'éclater dans la vie. Tant il était hanté

**On va de surprise en surprise dans ce roman opaque chargé de symboles et porté par une écriture en spirale**

par la mort, aussi. Ou plutôt: *«J'essaie de dire, dans ce livre, que le seul sujet qui m'a toujours intéressé, en tant qu'écrivain, plus que la mort elle-même, est probablement l'énergie de son cri.»*

Pour une plongée entre la vie et la mort: *Un léger désir de rouge* (Septentrion, coll. Hamac), d'**Hélène Lépine**. Un roman d'une cruauté beauté. Où la mort guette, où la vie se débat. Et où l'amour fuit.

L'histoire d'une jeune femme de 28 ans, atteinte d'un cancer du sein. Elle se débat pour rester en vie, pour oublier l'homme qui lui a tourné le dos, aussi. Elle se bat contre la froideur du monde, tout aussi bien. Contre la folie de ceux qui l'entourent, contre la famille déglinguée qui est la sienne. Mais comment faire quand tout en soi n'est que vide, noirceur?

Pour une plongée dans le noir absolu: *Le Christ obèse* (Alto), de **Larry Tremblay**. Il a grandi sans père, auprès d'une mère dévote. Il est obsédé depuis tout petit par le martyr des Saints Innocents. Et il se prend lui-même pour un sauveur.

Il en vient même à se prendre pour Dieu, tellement il se sent omniscient. Il se croit tout permis, aucune limite. Complètement tordu, ce type. Et dangereux, ça oui. Mais il va avoir affaire à pire que lui.

On va de surprise en surprise dans ce roman opaque chargé de symboles et porté par une écriture en spirale. Les choses ne sont jamais telles qu'elles apparaissent. Et c'est de plus en plus violent. L'étrangeté du début fait place, chemin faisant, au cli-

mat le plus glauque qui soit, comme dans les thrillers les plus sanglants. Délivrez-nous du mal!

Pour en finir avec Dieu: *Le hasard et la volonté* (Québec Amérique), de **Jean-François Beauchemin**. C'est un homme qui a réglé son compte à Dieu qui parle ici. Ou plutôt, il écrit. Dans une cellule. En attendant la mort. Il est condamné à la peine capitale mais n'a aucun remords.

Cet homme a pour nom Jean-François Beauchemin, comme l'auteur. Cet homme est l'auteur mis en scène, pris comme personnage de fiction. Sa condamnation est symbolique. Mais sa charge contre Dieu est réelle.

Derrière, il nous tend un miroir. Entre les lignes: une réflexion sur ce qui donne un sens à la vie, une ode à la beauté, à l'amour. Et des questions, beaucoup de questions. Sur la mort, inévitable. Sur tout cela qui fait de nous des êtres de contradiction.

Pour une virée chez les cowboys: *Griffintown* (Alto), de **Marie Hélène Poitras**. On est dans le monde des calèches, des chevaux, des écuries. Un monde à part, en pleine ville. Un monde appelé à disparaître. Sous la pression des promoteurs immobiliers, notamment. Même que la pègre s'en mêle.

Ce n'est pas beau à voir. Il y a du sang, des menaces, des règlements de compte. Il y a un cadavre, dès le début. Mais il y a aussi de l'amour dans l'air, de l'entraide. Il y a des personnages plus grands que nature. Et des fantômes qui rôdent.

C'est une fable moderne située en plein Far West, un faux polar qui prend des allures de bédé. C'est un roman inclassable, à la croisée des chemins.

Pour le mélange des genres: *Quelques jours à vivre* (Triptyque), de **François Leblanc**. Je vous l'avais dit. Un roman existentiel entre légèreté et gravité, à la Jean-Paul Dubois. Et un polar glauque à la François Barcelo. C'est à cela que j'ai pensé en premier lieu en lisant ce roman ouvert par hasard, dont je ne connaissais pas l'auteur.

On pourrait aussi voir une certaine parenté, par moments, avec ce qui suit. Un boulevard à la Feydeau. Un téléroman à la Lise Payette, ou à la Janette Bertrand. Un drame familial à la Jonathan Franzen. Une farce burlesque à la Tonino Benacquista, celui de *Malavita* et de *Malavita encore*.

Mais ce n'est pas tout à fait ça. Qu'est-ce que c'est au juste? Je ne sais pas. En tout cas, je me suis régalé.

## Traduire Sophocle

GEORGES LEROUX

Dans sa *Poétique*, Aristote nous dit que la tragédie commença par des fables courtes et un langage satirique, mais qu'elle se développa pour présenter ensuite une forme majestueuse. Tous ceux qui entreprennent de traduire Sophocle mesurent rapidement l'enjeu de ce langage de majesté, empreint du cérémonial du chœur et de la dignité de l'adresse. La superbe traduction que nous offre Robert Davreu pour le cycle *Des femmes*, que nous venons de voir dans la mise en scène de Wajdi Mouawad, se situe à la juste hauteur de cette exigence. Poète et traducteur émérite de littérature anglaise, Davreu a précisé les principes de son travail dans un opuscule qu'on peut lire comme un hommage à son métier. S'agissant de Sophocle, il ne saurait être question pour lui d'autre chose que de proposer une langue «tenue». D'autres choix recueillent la préférence d'équipes centrées sur la déconstruction de l'œuvre, les choix de Davreu sont ceux d'une langue ample et classique.

La décision de désarticuler les cycles en préférant aux thèmes mythologiques le destin commun de leurs héros permet de mettre en lumière la substance tragique de la langue elle-même. Ce premier cycle rassemble trois femmes qu'unit une même impossibilité: l'amour qui leur était promis leur est nié par un destin qu'explique le mythe. Déjanire (*Les Trachiniennes*) appartient encore au monde guerrier des héros de Mycènes et la trahison qui l'accable transforme toute sa plainte en un monologue de douleur. Antigone, malgré tout ce qui la rattache au cycle de Thèbes et au mythe d'Œdipe, est déjà l'héroïne de la conscience que la tradition a consacrée: sa langue est à la fois violente et sergine dans le consentement. Electre, enfin, qui nous arrive du monde d'Eschyle, est celle des trois

dont la douleur connaît un terme, ce qui explique sans doute que son texte laisse entendre un espoir, qui explose dans la scène de reconnaissance.

Robert Davreu suit de très près le rythme de ces trois paroles, qu'il choisit de faire résonner sur un fond de désenchantement. Prenant le parti de rendre justice à l'étrangeté de cette présence du mythe dans le texte, il veut faire entendre le trésor perdu «à travers cela même qui nous est devenu étranger». Sa traduction se distingue par une exceptionnelle clarté, une lumière qui lui vient de l'équilibre entre la prosodie des parties chorales et celle des répliques des protagonistes. Quand on lit, et quand on entend, pour ne donner qu'un exemple, sa traduction du premier stasimon d'Antigone, véritable sommet de la poésie grecque, on est en présence d'une alliance parfaite du mouvement du vers et de la description des choses. Cet hymne au génie humain, à ses «rets» et à ses «engins», exalte surtout la force politique de la raison: «Parole, pensée rapide comme le vent/Aspiration à créer des cités/Il s'est appris lui-même à créer tout cela...» Mais dans le dialogue avec Créon, figure de l'ordre et de la loi, ce génie politique est subverti par le recours à la force. C'est de la tension entre ces deux rythmes, celui de l'exaltation de l'hymne et celui du conflit dramatique, que naît la beauté de la forme tragique.

## Liberté magnifique

Robert Davreu évoque le nombre de ses devanciers. Il faut rappeler qu'ils ne sont pas si nombreux et, si on fait exception du travail de Jean Bollack qui demeure incontournable, on en fait vite le tour. Quand on compare la traduction de Davreu à celle des hellénistes d'autres générations, on ne peut que reconnaître le mérite de la simplicité qu'il a privilégiée. Traduction de poète, certes, mais aussi traduction de philo-

sophe, marquée au coin d'une attention à tout ce qui concerne la nécessité, le malheur, la responsabilité. Le lexique tragique franchit toutes les frontières de la poésie et de la philosophie; nous devons à Karl Reinhardt de nous l'avoir montré et le texte de Robert Davreu se déplace avec une liberté magnifique de l'une à l'autre.

«O voix aimée, tu es enfin venue!», s'écrit Electre alors qu'elle reconnaît son frère Oreste. Dans son roman sur la langue maternelle, l'écrivain grec Yassilis Alexakis raconte qu'à Epidaure l'actrice se tait pour cette réplique, laissant aux spectateurs la joie de la donner en partageant l'émotion du retour. Cette traduction nous offre quelque chose de cet accès reconnaissant à une langue purifiée, à une origine

sublime, à juste distance d'un académisme emphatique et d'une familiarité déplacée. Sophocle peut-il être encore notre contemporain? C'est le pari de Wajdi Mouawad, et on peut le remercier d'avoir fait appel à Robert Davreu pour ouvrir le chemin.

Collaborateur

Le Devoir

**LES TRACHINIENNES, ANTIGONE, ELECTRE**  
Sophocle, traduction de Robert Davreu  
Trois volumes  
Actes Sud, «Actes Sud Papiers»  
Arles, 2011, 41, 51 et 46 pages

**TRADUIRE SOPHOCLE**  
Wajdi Mouawad et Robert Davreu  
Actes Sud, «Actes Sud Papiers»  
Arles, 2011, 57 pages



Electre, montée par Wajdi Mouawad

JEAN-LOUIS FERNANDEZ

**PALMARÈS**  
Gaspard LE DEVOIR  
Du 28 mai au 3 juin 2012

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)
<b>Romans québécois</b>		
1	Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier	Michel David/Hurtubise 4/16
2	Volte-face et malaises	Rafale Germain/Libre Expression 4/11
3	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression 3/6
4	Les héritiers d'Enkidu • Tome 5 Abussos	Anne Robillard/Wellan 2/6
5	Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 5/8
6	Les enfants de Roches-Noires • Tome 3 Ceux de la forêt	Anne-Michèle Lévesque/Hurtubise -/1
7	Félicité • Tome 2 La grande ville	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 6/9
8	Gaby Bernier • Tome 1 1909-1927	Pauline Gill/Québec Amérique 8/11
9	L'Anglais	Denise Bombardier/Robert Laffont 7/10
10	Il pleuvait des oiseaux	Jocelyne Saucier/XYZ -/1
<b>Romans étrangers</b>		
1	7 ans après...	Guillaume Musso/XO 1/8
2	Volte-face	Michael Connelly/Calmann-Lévy 2/4
3	Les années perdues	Mary Higgins Clark/Albin Michel -/1
4	Si c'était à refaire	Marc Levy/Robert Laffont 3/6
5	La liste de mes envies	Grégoire Delacour/Lattès 5/6
6	Les partenaires	John Grisham/Robert Laffont 4/3
7	Les dix enfants que madame Ming n'a jamais eus	Eric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 6/6
8	L'œil du léopard	Henning Mankell/Seuil 8/4
9	Les règles du jeu	Amor Towles/Albin Michel -/1
10	Private Londres	James Patterson   Mark Sullivan/Archipel 9/6
<b>Essais québécois</b>		
1	Desmarais. La Dépossession tranquille	Richard Le Hir/Michel Brûlé 2/8
2	Un gouvernement de trop	Stéphane Gobeil/VLB 4/4
3	La soif de bonheur	Collectif/Bayard 6/5
4	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Alain Stanké 7/19
5	Québécois 101. Notre portrait en 25 traits	Pierre Côté/Québec Amérique 1/4
6	C'était au temps des mamouths laineux	Serge Bouchard/Boréal 3/17
7	L'avenir du Québec. Les entrepreneurs à la rescousse	Pierre Duhamel/La Presse -/1
8	Les autochtones ne sont pas des pandas	Réjean Morissette/Hurtubise -/1
9	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal -/1
10	L'état contre les jeunes. Comment les baby-boomers...	Eric Duhaime/VLB 5/2
<b>Essais étrangers</b>		
1	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil 1/9
2	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux 8/30
3	L'empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux 2/9
4	Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner	Collectif/Albin Michel 4/3
5	Tendus comme des moutons. La paupérisation des classes...	Alain Germain/Buchet Chastel -/1
6	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal -/1
7	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène 3/2
8	Edipez! Un désarmement nucléaire total	Stéphane Hessel   Albert Jacquard/Stock -/1
9	Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur	David Lebreton/Métailié -/1
10	Le triomphe de l'image	Daniel Boorstin/Lux -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.  
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

**Éric-Emmanuel SCHMITT**

«Une leçon de vie qui nous envoûte.»  
Le Figaro Littéraire

Eric-Emmanuel Schmitt  
Les dix enfants que madame Ming n'a jamais eus  
Albin Michel

«Un émouvant récit métaphorique, un hymne à la liberté de création.»  
Lire

«Une fable lumineuse sur le thème de la vérité et du mensonge. Réjouissant.»  
Le Parisien

Albin Michel

**ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION**

**Bonheur d'occasion**  
Librairie

Mathieu Bertrand, Libraire  
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)  
514-914-2142

**ACHETONS EN TOUT TEMPS :**

**Livres anciens avant 1800**

**Americana et Canadiens :**

- Relations des Jésuites, Relations de voyages...
- Incunables québécois, Patriotes, Riel...

**Reliures d'art anciennes et modernes**

**Fonds universitaires :**

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

**Livres d'art et livres d'artiste**

**Refus Global, Le Vierge incendié**

**Expertise de documents et d'archives**

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848  
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

## LECTURES D'ÉTÉ

POLARS

## Lentement, mais sûrement

MICHEL BÉLAIR

Le commissaire Erlendur brille toujours par son absence. Cette fois-ci, dans ce troisième roman d'affilée où ce n'est pas lui qui mène l'enquête, on apprend qu'il est en vacances dans les fjords du Nord... à la rencontre de son passé.

Ceux qui connaissent l'œuvre d'Arnaldur Indridason savent à quel point le policier a été marqué par la mort de son jeune frère alors qu'ils affrontaient tous deux une violente tempête de neige dans cet endroit désolé du territoire. On ne sait toujours pas si Erlendur retrouvera un jour le chemin de Reykjavik... où les affaires continuent néanmoins de s'accumuler durant son absence. Et même si on voit apparaître le reflet de son ombre à quelques reprises, c'est cette fois-ci l'enquêteur Sigurdur Oli qui occupera le devant de la scène en menant une enquête qui se révélera bientôt multiple.

Sigi n'a pas l'envergure d'Erlendur, on le savait déjà, mais la réalité se chargera de nous démontrer à quel point. Naviguant d'une petite affaire de violence ordinaire à l'autre, notre policier trouve ainsi rapidement le moyen de s'accrocher les pieds en voulant aider un ami; il trouve la femme qu'il allait rencontrer... baignant dans une mare de sang. Les choses se précipitent, c'est le moins que l'on puisse dire, lorsqu'elle succombe à ses blessures quelques jours plus tard.

L'inspecteur Oli n'a plus vraiment le choix de remonter le fil de l'enquête. Mais il est «distrait» par l'acharnement d'un pauvre hère abruti par l'alcool qui tente maladroitement de l'aborder et qui lui remet finale-

ment un morceau de pellicule. Ce qu'il trouve là est si ahurissant que Sigi se trouve désormais à mener de front deux enquêtes troublantes: le voilà désormais à la recherche d'un assassin et d'un pédophile.

Malgré ses gros sabots — et un peu à cause d'une rupture difficile, avouons-le —, Sigi avance lentement mais sûrement. En fouillant le passé de la femme assassinée, il parvient à retrouver la trace de l'agresseur, puis c'est littéralement son intuition qui le met sur la piste de jeunes loups de la finance. En Islande, on le sait, la bulle financière a pris des proportions astronomiques avant d'éclater avec fracas, et Indridason en profite ici pour nous faire voir de l'intérieur les ramifications du «complot».

En fin de compte, et malgré sa lenteur à attacher les bouts de fil ensemble, Sigurdur Oli réussira à élucider les deux affaires. On ne peut pourtant s'empêcher de penser que la solution du casse-tête arrive un peu comme un cheveu sur la soupe.

On a même l'impression qu'Indridason prend de plus en plus de plaisir — et de temps — à fouiller ses personnages en profondeur et qu'il se voit presque forcé de mettre fin brusquement à toute l'affaire parce qu'il a atteint le nombre de pages convenu avec son éditeur. Bizarre. Surtout quand on constate que, finalement, on en aurait pris encore...

Le Devoir

**LA MURAILLE DE LAVE**  
Arnaldur Indridason  
Traduit de l'islandais par Éric Boury  
Métaillé Noir  
Paris, 2012, 319 pages

GILLES ARCHAMBAULT

Jean Rouaud reprend en quatrième de couverture d'*Une façon de chanter*, qui succède à *Comment gagner sa vie honnêtement*, une phrase de Rimbaud qu'il cite dans l'évocation d'années de son enfance et du début de sa vie d'homme. «Si je me plains, c'est une espèce de façon de chanter», écrivait le poète à sa mère.

Il ne faut pas en déduire que l'auteur des *Champs d'honneur* adopte le ton geignard pour tenter de faire revivre le passé qui a été le sien. A vrai dire, il y a plusieurs registres dans ce rappel du passé de l'auteur. Les premières pages, souvent chargées d'émotion, sont de la plus belle eau. Rouaud sait trouver les mots justes pour parler des siens, et surtout de Joseph, ce cousin qui lui a offert sa première guitare. Plus on avance dans le récit, plus on assiste à une sorte de défense et d'illustration de la musique populaire à l'anglaise et à l'américaine. A plusieurs reprises, des flèches sont dirigées contre le pauvre Georges Brassens, présenté comme un représentant du monde d'hier alors que pointe une nouvelle conception de la musique et des rapports humains.

Notre auteur est plutôt prolix. Si on ne songe pas tellement à lui en faire reproche, c'est que dans cette liberté de ton se tapit une fascination de la vie. On peut être bavard quand on a le talent de retenir l'attention du lecteur par son brio, une aisance qu'anime un réel besoin de communiquer une émotion. Ainsi, lorsqu'il insiste un peu trop sur la crainte de devenir chauve qu'il a ressentie au sortir de l'adolescence ou qu'il consacre trop de pages à des touristes allemands qui le prennent à bord de leur bagnole pour une première escapade à Nice, on le



BERTRAND GUAY AFF

Jean Rouaud se remémore son passé pour mieux saluer l'avènement d'un monde nouveau.

suit sans renâcler tant il sait retenir l'attention.

Rouaud se remémore son passé pour mieux saluer l'avènement d'un monde nouveau. On est en 1968. Du fond de la réalité rurale qui est la sienne, progressivement conscient de l'enfermement qui a été son mode de vie, il se dépeint comme il était alors, sans tellement évoquer les désillusions qui ont suivi. Une vision de la vie s'écroulait, «les coups de boutoirs de mai 68 avec quelques pavés et un formidable sentiment de libération ont contribué à faire s'effondrer une société verrouillée, à bout de course, dépassée, qui ne croyait même plus en ce qu'elle prônait et s'éclairait à la lumière d'étoiles mortes». Comment ne pas songer à la situation québécoise actuelle? Mais ce commentaire nous éloigne du récit de Jean Rouaud. Même si la musique des Rolling Stones ou des Beatles ne provoque pas en moi une once

de la charge esthétique qui a transformé le jeune joueur de guitare qu'était Rouaud, j'aime sa façon de traiter de la musique. Ainsi, quand il écrit; «jouer très mal d'un instrument, c'était quelque chose que je faisais très bien», on entend très bien sa tristesse et son amusement. Il sait écrire, mais voudrait bien savoir mieux jouer. «Ne pas connaître les notes, enchaîner les accords à l'instinct, j'avais le sentiment d'avancer bras tendus dans la nuit.»

On l'aura deviné, ce sont plutôt ces aveux de maladresse qui conviennent plutôt que la célébration d'une musique et d'un genre de vie. C'est là que se trouve l'inédit. Il y a aussi la figure de la mère peu portée à faire partager son amour de la musique et celle de la dame qui accepte de donner des leçons à notre auteur. Qui, si peu porté qu'il soit à trouver des mérites à l'univers musical d'antan, s'étonne qu'on ne chante

plus. «Alors que la musique n'a jamais été aussi louée, aussi envahissante, qu'elle s'infiltrait partout en fond sonore dans les cafés, les supermarchés, les attentes téléphoniques, les salles de bains, qu'elle isole du monde en bouchant les oreilles des solitaires équipés d'un casque, opinant de la tête ou tapant du pied, dans le vacarme du métro, on n'a jamais aussi peu chanté.»

Ce livre-ci chante. C'est là son plus grand mérite. Pour cette raison, je suis bien prêt à lui pardonner son attitude fort peu déférente à l'égard de Brassens. Pas ma faute, mon cœur penche plutôt du côté de Sète que du côté de Liverpool.

Collaborateur  
Le Devoir

UNE FAÇON DE CHANTER

Jean Rouaud  
Gallimard  
Paris, 2012, 211 pages

La grosse femme d'à côté est partie  
michel tremblay

**Les livres qui ne circulent pas meurent**

**L'ÉCHANGE**

713 MONT-ROYAL EST  
MONT-ROYAL  
514-523-6389

Vincent Thibault

**L'Art du déplacement**

Force, dignité, partage

Déjà en librairie

SEPTENTRION.QC.CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Canada

Faites vos provisions pour l'été

À l'achat de trois livres, Le Parchemin vous offre:

**15%** de rabais sur le premier livre\*

**20%** de rabais sur le deuxième livre\*

**25%** de rabais sur le troisième livre\*

Offre en vigueur du 4 au 30 juin 2012 sur présentation de cette annonce seulement

**le Parchemin**

Mezzanine métro Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est  
Tél.: 514-845-5243 www.parchemin.ca

POÉSIE

## Rien ne va plus

HUGUES CORRIVEAU

Noire enfance du malheur, cruelle oppression familiale, victimisation et rêves contrés, autant de points à partir desquels Danielle Roger creuse au plus aigu d'une plainte ancrée, l'émoi tremblant. Ses *Eclats de verre en vase clos* sont des maux fouaillant le cœur de la douleur. Son récit morcelé, fait de blocs de prose poétique denses et d'une redoutable efficacité, traduit le désarroi d'une enfance brisée.

Le père et la mère sont au combat. Un enfant, témoin des éclats, des coups de mains et de gueules, tient bon, fait front, scrutant le moindre danger de sang et de mort. «Ils ont besoin de moi pour assister à leur guerre», dit-elle, doucement, étonnée de pouvoir même le dire.

L'impuissance de la mère fait mal, résignée qu'elle est à vivre dans sa bulle. La puissance du père fait mal dans sa violence désemparée. Tous ont «le cœur [qui] balance entre la nausée et la terreur». Le travail d'écriture de la poète devient donc essen-

tiel pour contrer la faillite des sentiments. «Parce qu'il faut les capturer, ces mots, saisir leurs petites lettres noires comme des insectes répugnants, avant qu'ils n'injectent leurs poisons dans la peau de nos cœurs inquiets et n'infestent le sang qui nous unit», car avec le père, précise-telle, «j'apprendrai les mots qui tuent».

Il faut impérativement lire ce livre très fort, très vrai, superbement écrit, dont chaque page recèle sa part de vérité nue.

Sans concession

Depuis 1997 qu'on attendait un nouveau livre de cette auteure authentique, et il aura sans doute fallu tout ce temps pour que vienne à la surface cette incarnation sans concession. Pour le plaisir d'un talent pur, laissons parler cette page: «Mon père nous lance une poignée de mots qui tintent comme des pièces de monnaie en déboulant dans nos têtes. Les mots [qui] balance entre la nausée et la terreur». Le travail d'écriture de la poète devient donc essen-

tiel pour contrer la faillite des sentiments. «Parce qu'il faut les capturer, ces mots, saisir leurs petites lettres noires comme des insectes répugnants, avant qu'ils n'injectent leurs poisons dans la peau de nos cœurs inquiets et n'infestent le sang qui nous unit», car avec le père, précise-telle, «j'apprendrai les mots qui tuent».

Accablé par une déprime ontologique fondamentale, Daniel Dargis nous dit vivre sur une «terre étrangère». Quand d'emblée on nous précise qu'«il faut désencombrer le bleu frauduleux de l'alphabet», c'est qu'on n'a pas les idées heureuses. Le poète garde le monde alors qu'il n'a «que des rochers dans les yeux / des continents entre les dents». Ne lui reste plus que le loisir d'une lente litanie des avanes et des avatars que recèle le réel. Alors, il va faire appel aux images pour associer son mal-être à sa pulsion d'écriture. D'entrée de jeu, qu'il se situe sous «les chapiteaux du soleil» ou «sous les rides de la pluie», «le poème s'ouvre les veines dans le dépotoir du ciel», à l'affût «aux fenêtres de nos mots», porté qu'il est par «cette calligraphie calcinée de notre perte» ou «l'hémorragie de la grammaire».

En quelque sorte, l'auteur s'avoue vaincu par «les horloges assoiffées de ses continents». Son but est simple, à savoir ac-

céder aux «ratures de l'ennui», patageant dans «la lie violacée de la désolation», compte tenu qu'on ne se défait jamais de «la mémoire de notre présent», alors que vient le temps, «dans le décembre érodé / des grandes marées», de contempler sa douleur. Cela lui fait prendre conscience de «cette bavarde démesure du désordre». Sachons que, d'après lui, «tout ce qui s'écrit est sans issue», car «ce qui n'est pas encore n'est rien». On comprend mieux ainsi le sens de son projet, qui n'est rien d'autre qu'«un auto-portrait de tant de choses vaines».

Collaborateur  
Le Devoir

ÉCLATS DE VERRE EN

VASE CLOS  
Danielle Roger  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2012, 90 pages

TERRE ÉTRANGÈRE

Daniel Dargis  
Éditions d'art Le Sabord, coll.  
«Recto-verso»  
Trois-Rivières, 2012, 80 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Bar ouvert

CHRISTIAN DESMEULES

Second roman de Vic Verdier, aussi connu sous le nom de Simon-Pierre Pouliot, *Le Moderne Cabaret* est la suite de *L'appartement du clown* (XYZ, 2010). Quelques années ont passé et la chronique se poursuit à travers une narration très dense dont le fil conducteur demeure un peu le même: les amours et les projets de son alter ego fictif.

C'est ainsi sans surprise qu'on retrouve Vic, le narrateur, gérant la situation avec sa fiancée, qui souhaite que leur relation prenne une direction, disons, plus «institu-

tionnelle». Tandis qu'elle est harcelée par son ex qui sort de prison, Vic balance à présent «entre le gars qui assume et celui qui se demande encore si partager son appartement avec sa blonde ne serait pas une idée aussi tordue que de prétendre que l'Irak possède des armes de destruction massive pour lui déclarer la guerre».

Bref, il y a un peu d'eau dans le gaz. Mais le projet du Moderne Cabaret, lui, une salle de spectacle pour la relève doublée d'un bar (une sorte de «Cavern de Liverpool en 1960», le bar où les Beatles ont joué en public pour la première fois), a le vent dans les voiles et le tient occupé. Mal-

gré quelques obstacles. Comme lorsque le crime organisé (la famiglia) veut qu'on lui verse sa «juste part».

L'autre versant du roman nous raconte ce qui est arrivé à Oliver. Défiguré par des sbires du crime organisé après une transaction de drogue qui a mal tourné à la fin de *L'appartement du clown*, flirtant avec la folie, il est parti en voyage en Amérique du Sud sur les traces d'un traître ami, «pour savourer le plat froid de la vengeance».

Mais il y a encore le fantôme du grand-père de Vic, ainsi que sa mère (qui s'est fait la malle depuis long-

temps) qui lui rend visite dans ses rêves.

Le roman est dense et son narrateur, sérieusement volubile. Mais l'impression demeure malgré tout, comme c'était le cas pour l'opus précédent de Vic Verdier, qu'il manque un peu de viande autour de l'os. Il y a peut-être un peu de tout dans le bar ouvert du Moderne Cabaret, oui, mais encore faut-il avoir soif.

Collaborateur  
Le Devoir

LE MODERNE CABARET

Vic Verdier  
XYZ  
Montréal, 2012, 290 pages

## LECTURES D'ÉTÉ

## Pour insomnies fécondes et libérées au cœur de l'été

GUYLAINE MASSOUTRE

**H**erbes et golems, de Manuela Draeger (L'Olivier), et *Danse avec Nathan Golshem*, de Lutz Bassmann (Verdier), hétéronymes du visionnaire et très ludique **Antoine Volodine**. Textes apocalyptiques, science-fictionnels, poético-romanesques, ses chants «post-exotiques», comme il les qualifie, font deux ouvrages aussi oniriques qu'utopistes. La révolte voisine avec l'insolence; la fantaisie emprunte des chemins doubles, multipliés au cube, et voilà le retour du golem volodien, feuilleté comme Pessoa, l'homme aux identités changeantes.

On se délecte de cette imagination folle, des rebondissements chamaniques, des espaces toujours plus adolescents. Les angoisses réitérées par la répétition de l'histoire, ses joutes entre camps imaginaires, Volodine les brandit comme des glaives justiciers. Draeger, Bassmann nous avertissent que le pire, parce qu'il a eu lieu, est toujours devant. Avec ses danses et ses entrevoûtes primitives, Djennifer Goranidzé fait peur, fait rire, se repaît de ses défaites avec efficacité. Le clash ultraviolet et les rêves écrasés de l'humanité donnent un tableau noir, ironique et somptueux.

*Sheridan Square*, de **Stéphane Héaume** (Seuil), transporte son lecteur à New York, entre Sheridan Greenwood, mécène des

arts, et Emily Stein, son amante, pris dans un flot cauchemardesque où la conscience du narrateur, Sheridan Square, se noie. On nage en permanence entre le réel et la fiction, dans les références new-yorkaises qui déferlent. L'art lyrique — le cœur du sujet se situe à l'opéra au MET — fait un arrière-plan plutôt rare en littérature. Ce roman d'amour mélo se double d'un polar touffu en milieu chromé.

Lire ce roman prenant, avec son rythme pour amateurs d'action, ferait un moment fort à vos nuits blanches. Sa langue est rauque, énergique. Il y a de la réalité dure, des personnages idéalistes, de la parodie, des fragments insérés comme des documents, un cocktail détonnant. Frénétique, bruyante avec ses tons mélangés, cette écriture pas très appliquée, orale, très cadencée, vous prend aux tripes. Mieux qu'un film noir!

*Par-delà le Mékong*, d'**Éric Nonn** (Seuil) est, à l'opposé, un récit minimaliste de voyage et de souvenirs, écrit de manière à vous laisser imaginer tout ce que les non-dits suggèrent. L'auteur est metteur en scène et cinéaste, il ne l'oublie pas en écrivant. Ainsi dépose-t-il ses images fugaces mais entêtantes, dans ce périple au Vietnam jusqu'au Laos.

Son personnage revient au pays de son enfance, où tout a changé, les autres comme lui-même. Des traces du passé, il

ne reste rien, sauf des ruines mangées par la verdure, des statues effondrées. Toute la guerre, mais aussi la civilisation, a été avalée. Demeurent les noms, les visages entrevus, les désirs insatisfaits, Savannakhet, le Mékong, What Pu et ses grands temples.

On l'aura deviné, Duras plane en guide incontournable, enchanteresse du discours, plus présente que la jeune femme locale qui s'est offerte à l'Occidental. «*Il n'y a pas d'ombre de soi dans la mer*», dit le baigneur, complaisant envers lui-même et envers quelques clichés, jusque dans un bien-être qui ressemble à la mort. Une silhouette à la Hemingway, en décor, s'appuie au bar. L'homme du roman s'arrête à ses côtés, dans l'espoir que le temps va refluer. En vain. Lui-même trace désolante, acculé à l'histoire sans grandeur, incarne l'état infime et dérisoire qu'enseigne la réalité. Bien vu! Une fois le livre refermé, quelque chose de troublant demeure.

*Mauvais signe*, de **Bernard du Boucheron** (Gallimard), marque un retour au flamboiement littéraire. Avec ses marins en proie au tumulte des passions, nous voici dans la coque d'un navire, où se joue un drame clos, une délirante audace menée par une femme à hommes, une coquette dans l'arène des bêtes masculines. Boucheron affectionne les aventures pour aventuriers ligotés au mât au

milieu des sirènes, happés par leur chant de mort. C'est sulfureux, baroque, excessif, et riche de mille détails qui rendent l'air saturé comme l'océan l'est de sel.

*Mai en automne*, de **Chantal Creusot** (Zulma), un premier roman qui fait 390 pages, se signale comme une histoire simple et soignée. Voici une bluette reposante, après ces univers mâles dont on redemande. La qualité de ce roman tient au calme qu'il dégage, avec sa technique mesurée (et compassée), sa visée d'un tout autre rythme. On y suit quatre familles dans la vie provinciale du xx<sup>e</sup> siècle, en Normandie. Pure lecture d'été, facile et gentiment ennuyeuse.

*Schasslamitt et autres contes palpitants*, de **Bérengère Cournot** (avec des dessins de Donatien Mary), publié chez Attila et L'Oie de Cravan, est un petit livre de minuscules contes surréalistes, loufoques. Pour rêver, sourire, se déporter vers l'impossible et les ressources incompressibles de la psyché, ces éditeurs tranquillement associés partagent des refrains idiots, des rêves bizarres, des folies hypnotiques et joyeuses. Tout bon! «*À l'aube, la voix faiblira, les plaintes s'estomperont.*» Dommage... L'agitation des romans décroît toujours avec le jour.



Le romancier Antoine Volodine

D. GAILLARD



L'écrivain français Bernard du Boucheron

FRANCOIS GUILLOT AFP

## Aller jouer dehors

Que diriez-vous d'offrir à vos enfants un roman pour les convaincre d'aller jouer dehors? C'est ce que vous propose l'auteure Nancy Montour avec la nouvelle série *Xavier le rusé*. Lorsque sa mère exige qu'il mette ses jeux électroniques de côté et qu'il aille jouer dehors, Xavier n'est pas content, pas du tout même. Mais alors qu'il broie du noir, tout fin seul au parc de son quartier, le garçon aperçoit un X lumineux dans le sable et se retrouve soudainement plongé à l'intérieur même d'un jeu électronique grandeur nature! En compagnie d'un pirate qui ne connaît pas grand-chose aux technologies modernes, Xavier se lance dans une chasse au trésor sur une île habitée par une redoutable magicienne. Dans cet univers où se côtoient grenouilles, survoleurs et autres créatures fantastiques, Xavier devra faire preuve d'imagination et d'initiative pour déjouer les pièges de la magicienne et retrouver le chemin de la maison à temps pour le souper! Reste à savoir si toutes ces aventures se déroulent dans la réalité, même virtuelle, ou dans l'imagination de Xavier...

— Le Devoir

**XAVIER LE RUSÉ**  
Tome 1: JE SUIS UN GÉNIE  
Texte: Nancy Montour; illustrations: Marion Arbona  
*Boréal jeunesse*, coll. «Maboul»  
56 pages (6 à 8 ans)

## La ruée vers l'or

Lorsque la ferme familiale des Aubry est réduite en cendres par les cinq frères Dubois, Nicolas voit son avenir s'élever en fumée. Parti avertir ses deux frères aînés du malheur qui frappe leur famille, le jeune garçon retrouve la trace des Dubois et décide de les suivre, ce qui le mènera d'abord à Vancouver, puis à Dawson City, où règne la fièvre de l'or. En chemin, Nicolas rencontre un Indien qui devient son ami malgré les préjugés, une jeune femme déterminée à ne pas épouser l'homme qu'a choisi sa mère, un immigré polonais bien décidé à donner un avenir à sa fille et toute une bande de personnages, parfois louches, qui rêvent de faire fortune au Klondike. À travers toutes ses aventures, Nicolas risque d'oublier ceux qu'il a laissés derrière lui et qui espèrent son retour. Le jeu en vaut-il la chandelle? Succombera-t-il lui aussi au mirage de la ruée vers l'or? — Le Devoir

**KLONDIKE**  
Tome 1: LA RUÉE VERS L'OR

Sonia K. Laflamme  
*Hurtubise*  
Montréal, 2012, 360 pages  
(12 ans et plus)

Il y a des jours où on ne peut rien pour alléger la peine de ceux qu'on aime. Rien pour les consoler. On ne peut les aider silencieusement. Je suis là.

LES IMPATIENTS

Cinq des plus belles plumes du Québec mettent en mots leur vision du réconfort. En échange de leur contribution, le Lait a fait un don au nom de chacun des auteurs à l'organisme Les Impatients.

lelait.com

## LECTURES D'ÉTÉ

## Passer l'été à gauche



LOUIS CORNELLIER

Cet été, entre deux séances de martelage de casseroles — ce qui vaut mieux, on en conviendra, que du matraquage de manifestants —, les percussionnistes improvisés qui en ont soupé des politiques de droite qu'on nous impose au nom du réalisme voudront probablement se redonner des forces en lisant des ouvrages qui, au-delà des slogans, expliquent les raisons de leur colère. Voici, pour eux et pour ceux qui ne les comprennent pas encore, un petit programme de lecture orienté à gauche, composé d'essais québécois publiés depuis septembre dernier.

Je l'ai écrit en février dernier et je le répète: si vous n'avez qu'un ouvrage à lire cet été, que ce soit *Comment mettre la droite K.-O. en 15 arguments* (Stanké, 2012), de l'indispensable Jean-François

Lisée. Ce livre est l'essai — clair, polémique et efficace — qu'attendaient tous les sociaux-démocrates du Québec pour pouvoir répliquer à leurs détracteurs. Non, démontre Lisée, le Québec n'est pas un enfer fiscal, n'est pas infesté de fonctionnaires, n'est pas victime de son syndicalisme et n'est pas sur le point de déclarer faillite. Non, continue-t-il, les Québécois n'ont pas un niveau de vie plus faible que leurs voisins et ne sont pas les quéteurs de la fédération canadienne. Statistiques à l'appui, Lisée démolit allègrement les allégations chargées de la droite québécoise et explique, au surplus, pourquoi le mouvement souverainiste n'a pas dit son dernier mot. Tout ça, simplement et lumineusement.

En guise de complément à l'essai de Lisée, il faut lire celui de son ami Stéphane Gobeil, *Un gouvernement de trop* (VLB, 2012). Conseiller de Pauline Marois, Gobeil s'est livré à un travail de moine en épluchant les comptes publics du Canada de l'année 2010. Sa démonstration manque un

peu de fini, mais elle indique néanmoins que l'idée du fédéralisme rentable pour le Québec est bel et bien un mythe. Non seulement, démontre Gobeil, les Québécois ne se reconnaissent plus dans le Canada, mais ils en font les frais sur le plan économique. Pourquoi, dans ces conditions, s'encroûter dans cette union étouffante?

Françoise David a peut-être hésité il y a plusieurs années, mais elle est partante, aujourd'hui, pour l'aventure du Québec souverain. Dans *De colère et d'espoir* (Ecosociété, 2011), son beau « carnet » publié en novembre dernier, la co-porte-parole de Québec solidaire raconte son parcours de militante et elle redit, surtout, qu'elle « ne supporte plus l'indifférence et le silence des partis politiques face aux inégalités ». Françoise David incarne avec noblesse une gauche québécoise décomplexée qui refuse d'accepter l'injustice au nom d'un supposé réalisme. Un peu comme Madeleine Parent, elle combine la douceur d'expression et la détermination politique

pour dire que le mépris n'aura qu'un temps.

Tonitruant sur la place publique, le regretté Pierre Falardeau n'était pas qu'un gueulard, mais aussi un artiste profond et tourmenté. La publication, en novembre dernier, d'*Un très mauvais ami* (Lux, 2011), sa correspondance avec le peintre néerlandais Léon Spierenburg qui était son ami, offre au lecteur l'occasion d'entrer dans la pensée intime du cinéaste. Viscéralement révolté devant l'injustice, Falardeau a fait de sa vie et de son œuvre un engagement de tous les instants pour l'indépendance, non seulement celle de son peuple, mais aussi celle de tous les peuples entravés et celle de l'individu face aux pouvoirs écrasants. Dans son dernier scénario, *Le jardinier des Molson* (Du Québécois, 2012), il met en vedette des soldats québécois et sénégalais, sacrifiés sur le champ de bataille de la Première Guerre mondiale au profit de leurs exploités coloniaux respectifs. S'il fallait résumer en quelques mots l'œuvre de Falardeau, il

faudrait retenir qu'elle fut un rugueux mais beau chant de libération.

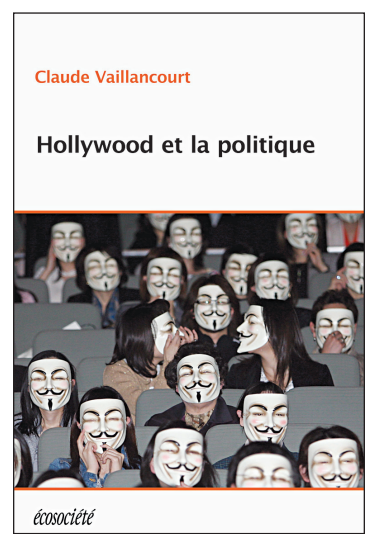
On ne peut pas en dire autant de la majorité des films hollywoodiens qui occupent les écrans du monde entier. Dans *Hollywood et la politique* (Ecosociété, 2012), l'écrivain et militant Claude Vaillancourt analyse plus de 150 de ces productions qu'il divise en trois catégories: le cinéma du statu quo, le cinéma du questionnement et le cinéma subversif. Il ne s'agit pas, pour l'essayiste, de rejeter en bloc le cinéma de l'empire, qu'il dit par ailleurs apprécier, mais d'offrir au cinéphile une grille d'analyse lui permettant de séparer le bon grain artistique et politiquement critique de l'ivraie propagandiste. Comme lecture d'été intelligente, cet essai original, solide et accessible est idéal.

Liliane est au lycée (Flammarion, 2011), l'essai de Normand Baillargeon sur la culture générale, l'est tout autant. « Est-il indispensable d'être cultivé? », demande Baillargeon, quand on considère que la culture qui mérite

le statut de « générale » n'est pas à l'abri de la critique? N'est-elle pas, en effet, affectée de biais élitiste, sexiste et occidentalocentriste? C'est pourtant elle, explique Baillargeon, qui fournit les outils nécessaires à sa propre critique. Pour critiquer la culture générale, en d'autres termes, il faut en avoir. C'est elle qui élargit « l'éventail des possibles entre lesquels il nous est possible de choisir et de nous choisir et contribue ainsi à forger à la fois notre identité et notre autonomie »; c'est elle, encore, dans ses versions artistiques et littéraires, qui contribue, « par la culture de l'imagination, à l'extension de la sympathie et à briser ces barrières qui interdisent de voir l'Autre comme un être humain ». La culture générale, explique simplement et justement Normand Baillargeon, humanise et libère.

Même s'ils se réclament d'un conservatisme plus identifié à la droite qu'à la gauche, l'historien Éric Bédard et le sociologue Mathieu Bock-Côté partagent ce dernier constat. Le premier dans *Re-cours aux sources* (Boréal, 2011) et le second dans *Fin de cycle* (Boréal, 2012) invitent les Québécois à renouer avec leur mémoire longue, c'est-à-dire canadienne-française, pour raffermir leur identité québécoise qui, disent-ils, ne se résume pas au progressisme social-démocrate. Même en faisant le choix de passer l'été à gauche, il n'est pas interdit de lire ces essayistes de haut vol, par ailleurs brillants stylistes, tant il est vrai que le dogmatisme, peu importe sa couleur, demeure détestable.

louis@sympatico.ca



## Pour arpenter l'histoire de la paix

SÉBASTIEN VINCENT

Dans le tableau de Rubens qui orne la couverture de la remarquable étude de Jean-Pierre Bois, des figures allégoriques représentent le moment du passage de la guerre à la paix. Chacun de ces deux états se présente comme « la moitié fidèle d'un couple », souligne Bois, spécialiste de l'histoire moderne des relations internationales et de la société militaire.

Or, guerre et paix constituent deux concepts inégalement abordés dans l'historiographie. Intarissable source pour les chercheurs, la guerre, temps de rupture et de violence compressée dans le court terme, possède « une définition juridique et se décrit par ses réalités [...] ». La paix, notion évanescence et abstraite en apparence, « n'en a pas, sinon l'absence de la [guerre], et

se laisse définir soit comme un idéal, une perspective, une utopie, soit par la somme des effets bien-faisants de l'absence de guerre ».

Écrire l'histoire de la paix en Europe du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, tel est le projet ambitieux et original de Jean-Pierre Bois. L'étude s'ouvre avec le premier congrès européen pour la paix survenu à Arras en 1435, qui mit un terme à la guerre de Cent Ans, et se referme avec le congrès des Nations de Berlin, qui régla la guerre russo-turque. Entre ces deux moments forts se déploie une analyse des instruments diplomatiques qui devaient mener à la paix, depuis la Renaissance jusqu'au congrès de Vienne de 1814-1815, en passant, entre autres, par la paix de Vervins et les traités de Westphalie.

L'auteur privilégie l'approche politique, comme prolongation de l'histoire militaire et objet de l'histoire diplomatique. D'où l'abondance de développements en lien avec les congrès et les traités, lesquels définissent « le contenu de la paix ». Bois démontre avec brio que celle-ci constitue un équilibre subtil entre les nombreuses forces politiques, démographiques, sociales, économiques et morales propres à chaque époque.

À cette démonstration s'ajoute une fresque de « la société des princes et des diplomates ». D'illustres noms défilent: Charles V, François I<sup>er</sup>, Henri IV, Louis XIV, Napoléon I<sup>er</sup>. Des hommes politiques (pensons au chancelier de l'empire d'Allemagne Otto von Bismarck), des juristes (tel le Néerlandais Hugo de Groot) et des théoriciens isolés à la recherche d'une paix perpétuelle, comme l'abbé de Saint-Pierre, ont également œuvré à cerner le concept de paix.

Inscrite dans le temps long, l'histoire de la paix se veut complexe, multiple, foisonnante, et s'est superposée à l'obsession d'une construction européenne.

Au final, on fait siens les mots du général Jean Cot: la paix du monde incarne « une utopie réaliste ». Utopie que le tragique XX<sup>e</sup> siècle, marqué par l'affrontement des nationalismes et la mondialisation des conflits, a mise à rude épreuve.

Collaborateur  
Le Devoir

**LA PAIX**  
Histoire politique et militaire (1435-1878)  
Jean-Pierre Bois  
Perrin  
Paris, 2012, 645 pages

## Un homme du Monde

RAPHAËL DALLAIRE FERLAND

Le récit d'Éric Fottorino est celui d'un homme à qui *Le Monde* a tout donné, et qui a voulu tout lui donner en retour. Son autobiographie, *Mon tour du Monde*, retrace ses trente années en tant que journaliste, puis rédacteur en chef et directeur du *Monde*, le quotidien du soir fondé à la demande du général Charles de Gaulle par Hubert Beuve-Méry en 1944.

Le journaliste et écrivain français évoque d'emblée son amertume mal cicatrisée après avoir été mis à la porte de la présidence du directoire en décembre 2010. Sans laisser la rengaine devenir le leitmotiv du livre, Fottorino entame un roman d'apprentissage dont la prose est vivante, sans temps mort, peuplée comme un zoo de ses anciens compagnons de route, digressant allègrement au fil de la pensée, et imprégnée d'une naïveté et d'un lyrisme qui sied bien à un jeune journaliste franchissant le seuil du prestigieux journal de France.

Le livre vire au récit de voyage lorsque Fottorino, affecté dès 1987 aux questions agricoles et agroalimentaires, aux matières premières et au dé-

veloppement, « replonge dans ces reportages qui furent chaque fois comme de courtes vies », et qui l'ont mené, à ses mots, sous le soleil pâle de Hanoï, des tourbières écossaises à la source du Nil, à la rencontre des planteurs de cannes à sucre du Brésil jusqu'à la place Rouge de Moscou. Le ton devient plus sévère et combatif lorsque l'auteur accède à la haute hiérarchie du *Monde*. Il est à même de raconter de l'intérieur les transformations de ce monument de la presse française sous les présidences de Mitterrand, de Chirac et de Sarkozy.

Écrites à chaud, ces réflexions s'achèvent sur l'échec du *Monde* à préserver son indépendance, lui « dont le sort est désormais lié au capital et au bon vouloir des capitaines d'industrie ou de la finance ». Mais pour Eric Fottorino, la poussière doit encore achever de retomber.

Le Devoir

**MON TOUR DU « MONDE »**  
Éric Fottorino  
Éditions Gallimard  
Paris, 2012, 542 pages

Offrez-leur un meilleur ami de plus!

GUÉRIN JEUNESSE

**LA FUITE**  
Hélène Paraire  
Antonio, 12 ans, réussit enfin à se sortir d'un réseau de prostitution juvénile. Seulement voilà: que sera sa vie, désormais? Ou va-t-on quand notre vie ne compte pour personne?

**LE SECRET D'ANTONIO**  
Luce Fontaine  
Antonio semble aborder l'adolescence avec optimisme: nouveau pays, nouvelle famille... Toutefois, sa nouvelle vie n'est pas aussi rose que prévu.

**AU GALOP MÉLO!**  
Luce Fontaine  
Mélodie est une jeune fille de 11 ans passionnée pour les chevaux. Une nouvelle classe de sport-équiste verra le jour l'an prochain à son école. Mélo verra bientôt son rêve se réaliser. Pourtant, des embûches viendront contrecarrer ses projets.

**MAX MALLETT**  
Luce Fontaine  
Maximilien, 13 ans, passe ses étés à la campagne à aider sa tante Juliette à s'occuper d'un gîte touristique. Cependant, de mystérieux invités viendront cet été ébranler la quiétude de cette charmante auberge de campagne.

**LES AVENTURES DE MONARQUE**  
Monique Cardinal  
le petit papillon jaune

**LES AVENTURES DE MONARQUE**  
Monique Cardinal  
parmi les humains

**LES AVENTURES DE MONARQUE**  
Monique Cardinal  
de retour en forêt

Suivez les aventures de Monarque, un petit papillon jaune, qui parcourra une grande distance dans l'espoir de retrouver sa famille.

**CONTES SOLEIL**  
Viviane Raymond  
6 à 8 ans  
La vétérinaire • Le monstre • Soleil • La visite • La griffe perdue • La disparition de Voisin • L'anniversaire

9 à 12 ans  
Le bureau de poste • La vol de banque • Un orage • Beethoven • La mouffette et le voleur • La piscine • Le cheval fou

514 842-3481  
www.guerin-editeur.qc.ca